

Contexte relatif aux mythes d'origine du monde – Boris Previšić

Trouver le serpent d'eau. Un plaidoyer pour écouter la nature

Dans la mythologie amazonienne, on rencontre une époque où le monde menaçait déjà de brûler. Un monde où seul le jour existait. Un monde sans coucher de soleil, sans étoiles lumineuses, sans fraîcheur nocturne, sans animaux de nuit, sans repos nocturne. Le grand serpent d'eau, qui vivait dans les profondeurs du fleuve, avait une fille très belle, dotée de grands pouvoirs. La fille épousa un homme vigoureux originaire d'un village au bord du fleuve. Son mari travaillait dur pour garder ses champs fertiles et y cultiver du manioc, du maïs et des patates douces. La fille souffrait de voir son mari et les autres hommes de la tribu travailler dans la chaleur ininterrompue. Ils ne pouvaient pas se reposer, car la nuit ne tombait jamais. La femme envoya alors trois hommes pour qu'ils demandent à sa mère, le grand serpent d'eau, que la nuit, qui se reposait sur le fond du fleuve, revienne.

Dans les mythes de l'époque précolombienne, la nature forme une unité qui inclut le monde animal, le monde végétal et le monde humain. L'être humain peut, comme dans ce mythe, descendre d'un serpent et se transformer en une plante. Le cercle du vivant est complet, tout comme le cycle annuel, avec le mûrissement des fruits ou la crue et la décrue des fleuves. Une métamorphose incessante née de la fusion du vivant et du non-vivant.

Notre responsabilité

Les conditions de vie favorables que nous sommes en train de définitivement abandonner aujourd'hui représentent une minuscule partie, presque négligeable, de la longue histoire de la terre. L'humanité a déjà traversé plusieurs périodes glaciaires, mais c'était avant les acquis civilisationnels de la sédentarisation et de l'agriculture au cours de l'holocène. La stabilité des 11 700 dernières années, avec leurs variations de température minimales et leurs systèmes climatiques constants, a permis la division du travail et le développement des cultures humaines dans toutes les parties du monde. Avec leurs cycles climatiques et végétatifs qui se répétaient et étaient largement prévisibles, ces conditions ont laissé l'humanité se bercer d'une sécurité trompeuse qui lui laissait croire qu'elle pourrait infiniment disposer des moyens d'existence dont elle a besoin pour vivre et surexploiter les ressources naturelles de la terre.

La domination de ce que l'on appelle l'« Occident », qui dure depuis bientôt près de cinq siècles, s'est fortement accrue après la décolonisation au cours de la seconde moitié du XXe siècle. Une forme d'économie tributaire d'une croissance continue s'est imposée dans le monde entier. Seulement 10 % de l'humanité détruisent plus de 50 % des ressources naturelles, les 10 % suivants 30 %. Les 80 % de l'humanité restants ne sont presque pas responsables de cette destruction. Si on laisse de côté les autres habitudes consommatoires, il existe un critère simple qui indique si vous faites partie des premiers ou des seconds 10 %. En 2018, 3 % de la population mondiale a utilisé un avion. Jusqu'à aujourd'hui, 18 % de la population mondiale ont volé au moins une fois. Le reste n'est jamais monté dans un avion. Nous nous inscrivons donc dans la tradition de l'expansion coloniale, complétée par le rêve néolibéral de ressources infinies. Nous portons la plus grande part de responsabilité pour la catastrophe climatique qui s'annonce et dont nous préviennent les sciences de la nature, qui sont unanimes sur ce point.

La surexploitation de la biosphère

Les sciences naturelles sont les sciences qui ont pris la « nature » pour « objet » et qui, au plus tard au XVIIIe siècle, ont commencé à la catégoriser, à la systématiser et à la quantifier. Il est cependant erroné de considérer que l'« objectivisation » de la nature est le péché originel qui serait à l'origine de notre comportement destructeur. Il ne fait aucun doute que l'exploitation coloniale a souvent été précédée par une « exploitation » scientifique, à laquelle toutes les sciences – et donc aussi les lettres et les sciences humaines traditionnelles – ont cependant participé. Les développements récents de la biologie ou de la science du climat nous montrent bien comment on étudie aujourd'hui fébrilement les relations systémiques qui pourraient être vitales avant que nous les ayons entièrement détruites. Cette course contre la montre inclut la découverte des espèces endémiques qui sont au début de la chaîne alimentaire. Comme les naturalistes tels que Buffon, Linné ou Humboldt l'avaient déjà justement constaté, les plus petits organismes sont vitaux pour la préservation de notre fragile biosphère.

Même aujourd'hui, on tâtonne encore largement dans l'obscurité en ce qui concerne l'étude de la mince couche d'humus qui recouvre les masses de terre immergées de notre planète. Cette couche forme la base de la vie et a stabilisé notre climat durant des millénaires. Cette situation peut cependant basculer d'un seul coup et cette couche peut devenir un agent majeur des bouleversements climatiques, par exemple lorsqu'elle s'assèche ou commence à fondre là où elle forme le permafrost. Il en va de même pour l'acidification des océans due à l'absorption excessive de dioxyde de carbone.

Auto-amplification de l'imprévisibilité climatique

Le même constat vaut pour l'atmosphère. On ne comprend que depuis quelques années les relations qui existent entre l'effet rafraîchissant de l'albédo au niveau des calottes polaires et les différences de températures entre les pôles et les latitudes tropicales qui en résultent. Cette différence est responsable des courants-jet (jet-stream) dans la zone de transition entre la troposphère à la stratosphère, qui sont si importants pour la stabilité des conditions climatiques. Les courants-jet, qui circulent d'ouest en est, séparent les différentes zones climatiques. Si l'effet isolant de l'atmosphère continue à augmenter comme il le fait aujourd'hui en raison de l'émission des gaz à effet de serre, cela ne provoquera pas seulement la fonte de la banquise qui recouvre l'océan Arctique.

Le résultat de cette évolution est une cascade d'effets rétroactifs qui se renforcent entre eux : la chaleur augmente de manière disproportionnée dans les régions polaires, la différence de température par rapport aux latitudes tropicales diminue, les courants-jet s'affaiblissent et l'air s'immobilise, ce qui lui permet d'absorber beaucoup plus d'humidité ; les zones de haute pression restent stationnaires, ce qui fait que l'air tropical ou polaire parvient dans les latitudes modérées – si l'on peut encore les désigner ainsi –, où il est à l'origine d'inondations, de sécheresses, et même de plus grandes quantités de neige en altitude. Les changements climatiques rendent le temps imprévisible. Mais quand arrêtera-t-on de seulement parler de ces relations pour en assumer la responsabilité, sur les plans personnel, politique et économique ?

Prenons-nous conscience ?

Dans la première partie de sa trilogie romanesque intitulée « Amazone » (1937) (non traduit en français), l'écrivain Alfred Döblin décrit comment le juriste et conquérant Jiménes Quesada, originaire de Grenade, et sa troupe pénètrent en 1536 dans la forêt tropicale à la recherche d'or et de nouvelles terres. La végétation s'avère bientôt être un obstacle et l'expédition une lutte constante pour survivre. Partout où la troupe progresse, la nature, sous toutes ses formes – arbres, vents, animaux, oiseaux – souffre et crie de douleur. Les « profanateurs » continuent cependant à avancer à travers la forêt et ne prennent conscience de rien – tout comme nous. Tant que nous continuons à utiliser des ressources qui ne sont pas renouvelables mais qui ont été stockées il y a plus de 300 millions d'années, tant que nous ne prenons pas conscience des limites des cycles naturels, nous poursuivons cette surexploitation colonialiste, impunément et de manière plus effrénée que jamais.

Il se peut que, pour des raisons historiques, on continue à associer la nature avec des qualités telles que la vie sauvage, la solitude divine ou le sublime. Or la biosphère, qui est extrêmement vulnérable et limitée, est le seul milieu où l'humanité peut vivre, et elle ne doit pas être confondue avec l'infini de l'univers. Au contraire : aujourd'hui, seuls 30 % de tous les oiseaux sont sauvages, le reste sont des animaux de rente que l'être humain élève comme volaille. Le bilan des mammifères est encore plus frappant : 60 % d'entre eux sont des animaux de ferme comme les cochons ou les bovins et 36 % sont des êtres humains. Seuls 4 % des mammifères sont encore des animaux sauvages.

Au début de la décolonisation, dans les années 1950, l'accroissement exponentiel de l'utilisation des ressources naturelles par l'être humain ne posait peut-être pas encore un problème sérieux. Aujourd'hui, la consommation et le gaspillage ont atteint un niveau si élevé que chaque jour où nous n'agissons pas pourrait être décisif avant que la planète devienne inhabitable, non seulement pour la faune et la flore, mais aussi pour nous. Ce n'est pas l'augmentation de la population mondiale qui est en première ligne responsable d'une croissance qui a dépassé ses limites, mais bien la consommation effrénée de quelques-uns. Les émissions annuelles des gaz à effet de serre ont été multipliées par sept depuis les années 1950, alors que la population mondiale a triplé. Lorsque nous sommes dans un avion, nous ne percevons pas les émissions de gaz à effet de serre. Nous les laissons simplement derrière nous – comme la troupe de Quesada.

Une minute après minuit

L'Amazonie et les Alpes sont particulièrement exposées à la catastrophe climatique qui se prépare. Dans une perspective historique, on constate que, dans les deux régions, l'interaction entre l'environnement naturel et la civilisation a accru la biodiversité : songeons simplement au développement de la biomasse fertile sous forme de Terra Preta, une sorte de composte anaérobie fabriqué avec du charbon végétal, que la population précolombienne de l'Amazonie utilisait pour fertiliser ses champs et que l'on trouve encore aujourd'hui dans d'épaisses couches de sol qui, comparées au mince ferralsol des forêts tropicales, témoignent de cette forme durable de civilisation. Ou songeons à la diversité de la flore des pâturages alpestres qui existent depuis plus de mille ans à côté des forêts de résineux comparativement pauvres en espèces et qui offrent un habitat pour une faune plus riche.

Dans ces zones, les conséquences d'une gestion brutale et d'une surexploitation violente n'en sont que plus graves. Leur fragilité s'exprime aujourd'hui dans les incendies de forêt et les écroulements ainsi que dans le recul des glaciers et de la diversité des espèces. Nous ne pouvons plus refuser d'entendre leur souffrance – comme en leur temps la troupe de Quesada. Leur assèchement, leur fonte, leur disparition. La perception n'est plus seulement une pratique esthétique intéressée seulement aux apparences et aux combinaisons. La perception est ce qui nous lie avec le vivant et la souffrance, qui sont intrinsèques de notre existence.

C'est pourquoi la nature n'est pas seulement un objet scientifique, mais quelque chose de tangible : notre milieu de vie, extrêmement menacé et le seul que nous ayons. La nature devient le sujet de notre action, et nous devenons les objets de ses limites, limites que nous avons depuis longtemps dépassées. Les seules formes de vie durables sont celles qui sont intégrées dans ce cycle. Le mythe d'un budget de gaz carbonique n'a aujourd'hui plus sa place dans le débat scientifique et politique. En 1987, nous avons dépassé la valeur limite de 350 particules de CO₂ par million (ppm) et ainsi perturbé les cycles climatiques. Il y a trente ans, nous avions encore la possibilité de ne pas laisser s'effondrer le système climatique. Aujourd'hui, il est définitivement trop tard, sauf si nous nous engageons sur la seule voie qui puisse nous sauver en remplaçant les ressources à grande échelle. Pour cela, nous devrions trouver le grand serpent d'eau.

Repos

Les trois hommes qui avaient été envoyés finirent par trouver le grand serpent d'eau, lové dans son nid près du fleuve. Ils eurent beaucoup de peine à le réveiller pour lui demander de libérer sa fille et son mari ainsi que l'humanité du jour sans fin. Le grand serpent d'eau n'hésita pas une seconde à faire quelque chose pour sa fille et disparut dans les profondeurs du fleuve. Plus d'une heure plus tard, il réapparut avec une grosse noix de l'arbre Tucumã qu'il remit aux trois hommes, les avertissant de ne pas l'ouvrir, car alors tout serait immédiatement plongé dans l'obscurité. Seule sa fille savait comment agir avec les esprits. Comme cela devait arriver, les trois hommes entendirent des bruits sortir de la noix alors qu'ils rentraient au village. Curieux, ils ouvrirent la noix et tout fut immédiatement plongé dans la nuit. Le mari de la belle fille du serpent d'eau fut très effrayé. Le sac sous son hamac se transforma en un jaguar capable de voir la nuit, la pirogue se transforma en un canard et la corde en un anaconda. Le mari appela sa femme à l'aide. Elle s'arracha une touffe de cheveux, sépara avec l'un d'eux le jour et la nuit et transforma les trois hommes en ânes. Depuis, ils se reposent la nuit, en rythme avec les animaux nocturnes. Et chaque fois qu'elle se réveille, elle réunit la nuit avec son cheveu et la met dans la noix.

Littérature

Z'Graggen, Bruno ; Zürcher, Barbara ; Previšić, Boris (Hrsg.) :
NATUR – Zwischen Sehnsucht und Wirklichkeit,
Edition pudelundpinscher, Wädenswil, 2019